

# VGE : retraite, connaît pas

08/12/2008 | Mise à jour : 08:19 .



## Le regard de Philippe Labro.

À 82 ans, 1,90 m, droit comme un peuplier, le visage légèrement hâlé qui a pris, avec les années, les traits d'un savant oriental, yeux en amande, rides verticales le long des joues, avec l'allure d'un marcheur en forêt, celui qui fut le troisième président de la Ve République vit un agenda diversifié, caractéristique des hommes d'État qui, écartés du pouvoir suprême, tôt dans leur existence (style Clinton ou Tony Blair) n'ont jamais abandonné le goût de l'action, l'exercice de l'influence -, la poursuite d'un projet.

Il s'est entretenu, en tête-à-tête, il y a 15 jours, au Vatican avec le Pape. Lundi soir, à Versailles, il est aux côtés de son épouse pour la 16e Nuit internationale de l'enfance. Il sort d'une séance de prises de vue avec le célèbre photographe américain David Burnett, qui a décidé de fixer sur image les «grands», présents ou passés. Il donne une interview au premier quotidien mondial, le Yomiuri Shimbun, 15 millions d'exemplaires vendus au Japon. Il assiste («avec assiduité, talent et courtoisie», me disent ses collègues) aux séances de l'Académie française et du Conseil constitutionnel («il sait comment ça marche, il est bon», confie un des membres). Demain, mardi, devant 600 personnes (l'amphithéâtre sera «bourré») à l'occasion des 40 ans de l'université de Paris-Dauphine, et en cette fin de présidence française de l'Union européenne, il va débattre avec Daniel Cohn-Bendit. Inédite rencontre, entre deux hommes radicalement différents. On imagine déjà les échanges entre l'ancien soixante-huitard et l'ancien occupant de l'Élysée. Retraite, connaît pas...

### Sage, non

Il paraît que, régulièrement, tout le monde vient converser avec celui qui refuse qu'on l'appelle «le Sage de la rue Bénouville».

- Sage, non, ça, je ne peux pas vous le garantir. Mais expérience, c'est évident. Et puis le recul, et puis, l'indépendance.

Après avoir traversé le salon dit «des boiseries», meublé XVIIIe siècle pur jus, aux murs constellés de portraits d'ancêtres, vous êtes reçu dans une grande pièce où sont passés visiteurs chinois, grecs, allemands, et toutes sortes d'hommes politiques français dont il ne livre pas les noms. De l'autre côté d'une table recouverte d'un tapis de feutrine verte, VGE pose, de ses mains calmes et marbrées, un petit bloc-notes et un crayon, comme si c'était lui qui allait vous interroger ou comme pour conserver trace de ce qu'il a dit. Meticulosité, organisation, méthode. Mais aussi sens de la formule, mécanique de l'intelligence, dont on observe le déroulement sur ce visage flegmatique, que ceux qui ne l'aimaient pas qualifiaient de «distant», ceux qui croient le connaître identifient comme celui d'«un timide qui cache sa timidité.»

- Nous vivons, dit-il, une époque étrange et nouvelle, dont les forces et les pulsions n'ont aucune commune mesure avec celles du passé. J'ai vu et vécu tant de choses.

Dans mon enfance, le Front populaire ; adolescent, l'humiliante défaite de 40 ; jeune homme, la guerre (si elle s'était terminée sans que j'y aie participé, c'eût été la honte de ma vie !). Et puis, la décomposition de la IVe République, l'arrivée de De Gaulle, et le vide et l'inaction de 1982 à 2007. C'est ce recul sur l'Histoire que, sans doute, viennent chercher mes interlocuteurs : que peut-on conserver de ce qui existait avant ?

Il souligne, pour cause de la prédominance de l'image, une disparition de la mémoire collective, la perte des repères. Il ne se veut ni pessimiste, ni décliniste, ni Cassandre.

- D'autres formes d'intelligence se développent. La jeune génération n'a et n'aura ni notre culture, ni notre gestion du temps long, mais elle sera capable de mettre en œuvre d'autres outils. La France n'est pas si mal placée que cela. Il faut simplement accepter de se reconnaître pour ce que l'on est : un pays qui a eu une longue histoire, qui n'est pas à l'échelle des plus grandes et se mobiliser dans la recherche de l'excellence. Pas quantitative, mais qualitative.

## **Regrets, aucun**

«La crise» ? Il souhaite «aborder le sujet avec soin». Dans le silence de sa demeure, avec la volonté de raisonner, expliquer, il est à l'aise pour identifier les origines de la crise («Cycle habituel à la fin d'une période de forte expansion.» C'est la «correction»). On croirait retrouver le jeune ministre des Finances qui savait disserter devant un tableau noir, mais avec une différence : il n'assène plus une vérité qu'il croyait autrefois imparable. Les mots sont simples, presque trop : «Il n'y a aucune certitude.» On sera, peut-être, parmi les moins atteints. On a un système plus équilibré que d'autres.

Quand je l'interroge sur ceux qui l'ont le plus marqué, au cours de sa si longue marche avant, pendant, et après l'exercice présidentiel, il n'attend pas pour répondre, donnant l'impression d'avoir déjà recensé, évalué :

- J'en compte quatre. De Gaulle, pour son esprit interrogatif, sa recherche et définition des objectifs. Il décidait seul, mais pas vite, car il absorbait tout, écoutant et filtrant. Kennedy, qui a représenté le bonheur de la modernité, ouvert, facile et brillant. Avec lui, on a souri. Helmut Schmidt, modèle de l'homme d'État allemand. Compétence, volonté, fiabilité. Deng Xiaoping, parce que... la Chine ! Parce qu'il a survécu à la Révolution culturelle.

L'évocation de son septennat semble, au premier abord, ne susciter aucune nostalgie. Les années 1970, les réformes, et puis la défaite cinglante. A-t-il des regrets ? Réplique instantanée :

- Aucun. J'ai fait ce que je pouvais faire. Si, bien sûr. N'avoir pas fait un second mandat. Pour marquer vraiment la société, il m'a manqué du temps.

Une fierté ?

- L'avancée de l'Europe. On aurait pu gagner 20 ans si les Français n'avaient pas voté non en 2006.

Et «la rancune» qu'il fallait, selon sa célèbre formule, «jeter à la rivière» ?

- Je n'en veux à personne. Ça ne veut pas dire que j'oublie.

Alors, sur ce masque si maître de soi, je vois surgir un frémissement d'émotion - contrôlée, certes, mais l'aveu est là, résultat probable d'une longue analyse personnelle :

- J'ai beaucoup souffert. «Souffrir passe, avoir souffert ne passe pas».

- Dépression ?

- On peut le dire ainsi. Cette souffrance n'a pris fin que grâce à une thérapie, longtemps après avoir quitté l'Élysée. Ce fut la présidence de la Convention sur l'avenir de l'Europe en 2001. Ma seule et salvatrice thérapie.

## **Souffrir, oui**

Il s'est fait une règle de ne pas s'exprimer sur la vie politique française actuelle, même s'il n'hésite pas à dire qu'il a «voté pour Sarkozy». Cependant, il s'est engagé dans ce qu'il appelle une «grande cause nationale» : l'opposition aux éoliennes.

- C'est par amour du paysage français et c'est par raison, puisque l'électricité produite par les éoliennes est la plus chère qui soit. Je continue de m'étonner qu'on n'en ait pas encore débattu au Parlement.

Quand il me raccompagne sur le seuil de sa résidence, il insiste, avec la politesse qui sied à sa personne :

- N'oubliez pas de parler du temps.

On comprend bien qu'il a mis une majuscule : le Temps. Son obsession.

plabro@lefigaro.fr